

On ne doit pas se le dissimuler, si nos campagnes sont devinées et deviennent encore désertes, cela vient du manque d'enseignement agricole. Que l'enseignement dans nos campagnes devienne plus agricole, et nous arrêterons ce flot continu et incessant de nos populations rurales vers les grands centres, au détriment de l'agriculture et de l'ordre public. L'argent jeté à pleines mains dans les entreprises les plus incertaines et les plus énigmatiques, n'a pas de placement plus sûr que celui de l'agriculture.

La culture est une véritable industrie où le succès dépend de l'intelligence de l'homme et de la puissance de ses moyens d'action. Pour pousser au développement de la culture, il faut donc commencer par répandre l'enseignement agricole. Jacques Rujaud a dit avec beaucoup de raison : " *Le travail et le savoir sont les produits.* " Et d'ailleurs la base de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, c'est l'homme : il est donc évident que lorsque l'homme sera à la hauteur de sa mission, il la remplira beaucoup mieux.

L'instruction et l'éducation valent pour le cultivateur mille fois plus que l'argent, car l'homme instruit saura trouver le moyen de se procurer des capitaux ; il achètera moins de terre, puisqu'il saura tout le parti que l'on peut en tirer, et il inspirera plus de confiance.

Quand on aura sérieusement inculqué dans le cœur des jeunes gens le goût de l'agriculture en leur en faisant apprécier tous les avantages, par l'enseignement agricole, on fera cesser en partie l'émigration des campagnes, car cet enseignement contribuera pour une très-large part à créer des vocations agricoles.

Si l'on s'occupait sérieusement de la terre, l'homme y trouverait de plus grandes ressources et parviendrait sans doute, par le développement de son aisance, à réaliser par lui-même les réformes dont le besoin se fait sentir avec tant d'énergie.

Plus on creuse, plus on approfondit cette question si pleine d'intérêt, et plus on s'aperçoit que la terre est vraiment trop dédaignée.

Quel mal enfante l'industrialisme qui attire tant d'existence vers les villes !

Il y a dans l'agriculture une question de vie, d'influence et de salut. Il est évident que la plus puissante des nations de l'avenir sera celle qui, plaçant son industrie, son commerce, ses forces vives de toute nature sur une large base agricole, pourra venir en aide à tous en ne dépendant de personne.

Et comment atteindre ce but suprême ?

En ramenant les bras vers l'agriculture, au lieu de les en éloigner. C'est en agriculture désormais qu'il faut faire du gigantesque.

Cette quasi impossibilité de pouvoir vivre par le travail de la culture d'une terre, quand l'on a que la routine pour guide et pour appui, a malheureusement porté un trop grand nombre de cultivateurs à vendre le fruit précieux des économies qu'ils avaient faites dans des temps meilleurs : leur champ, leur unique avoir, le petit héritage qu'ils destinaient à leurs enfants, ce qui leur donnait la bienfaisante illusion de l'abondance et du bonheur. Oui, ils ont quitté ce qui était pour eux le signe du courage, de la bonne conduite, et l'occasion des plus douces joies de famille, pour aller grossir le trop grand nombre des ouvriers qui élèvent dans les villes, par le manque d'ouvrage, sans beaucoup d'espoir de se relever de la misère dans laquelle

ils se trouvent : à moins de retourner de nouveau à la charrue.

Pauvre sol, si négligé de ceux qui ne peuvent apprécier ses admirables ressources ! Il est pourtant la base du bonheur complet, de la vraie fortune pour toutes les fractions du corps social, et pour la classe moyenne rompue à l'économie, accoutumée à la vie frugale. Cette classe ouvrière, qui se trouve trop nombreuse dans les villes, et plongée dans la plus extrême misère, devrait en masse se transporter vers la forêt, pour plus tard être propriétaires de champs d'où ils retireraient d'abondantes moissons ; que de biens nos champs leur donneraient ! que de consolations ils leur prodigueraient ! C'est le meilleur, le plus sûr asile pour les familles à qui Dieu mesure avec parcimonie la fortune ou le bonheur.

Si l'on veut ramener vers le sol de nombreux et importants courants de population, il faut attirer vers lui, par de puissantes amorces, tous ceux qui le fuient ou le dédaignent ; en d'autres mots, il faut être moins prodigue à l'endroit des villes et plus libéral envers les campagnes.

La question changerait de face si les capitaux dérangeaient leur course vagabonde, hasardeuse et souvent ruineuse, et venaient se ranger, s'entasser pour ainsi dire, dans le sein de cette bonne mère nourrice, qui n'aspire qu'à rendre avec usure tout ce qu'on aurait l'intelligence de savoir lui confier. À l'aide de capitaux bien administrés, il serait possible de transformer la position actuelle, ces derniers n'en seraient pas moins certains d'augmenter considérablement les revenus par des récoltes doubles et triples, sous l'influence de ces capitaux dirigés avec intelligence. Avec ces avantages, on le conçoit facilement, de ce que tout se tient, tout s'enchaîne dans la vie, l'amélioration de la terre entraînerait forcément avec elle cette autre amélioration non moins productive des animaux, qui laisse à désirer dans notre Province.

En attendant, que les capitalistes mieux inspirés confient l'argent qui serait nécessaire à la culture en général, qu'ils fassent au moins un essai, celui de se mettre à la tête de quelques sociétés de colonisation, d'aider aux colons par des prêts d'argent, et si ces sociétés sont bien organisées, les résultats seront tels que ces capitalistes rendront d'immenses services en prouvant aux autres capitalistes que ce placement est le meilleur, le plus sûr, et surtout le plus patriotique.

Pour remédier à l'état déplorable dans lequel se trouve un grand nombre de familles dans les villes, par suite du manque d'ouvrage, la presse canadienne et les amis dévoués à la cause agricole ont cru qu'il convenait de favoriser, par tous les moyens possibles, le mouvement si patriotique de la colonisation. Mais bref, les élections générales pour le choix des députés à la Chambre des Communes, ont tellement absorbé l'attention des hommes politiques, que cette question si vitale de la colonisation a été mise de côté, au grand détriment de plusieurs milliers de familles qui espèrent trouver dans la colonisation un remède efficace à leurs souffrances.

Cependant, si nous devons en juger par les discours de ceux qui réclamaient les suffrages des électeurs, dans différents comtés ruraux, cette question de la colonisation de nos terres devra recevoir l'appui le plus cordial ; on y mettrait bien certaines réserves, mais nous sommes porté à croire que les élections étant terminées, on mettra de côté les susceptibilités de partis dans le but de favoriser le défrichement de nos immenses forêts,